

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 41

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Honneur pour Honneur
Autor: Stéphane, Marie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256299>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

DU DIMANCHE

Pays du dimanche

à
Porrentruy

TELEPHONE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

Nouveau Robinson

Un collaborateur du *Globe Trotter* envoie à ce journal la navrante histoire d'un Robinson authentique, auquel ne fut même point accordé le secours réconfortant d'un Vendredi. Peu de récits atteignent à l'empoignante beauté de cette histoire réelle, simplement racontée, sans littérature inutile.

Dans la mer de Corail, à 480 milles de la Nouvelle-Calédonie, quelques rares îlots constituant un petit archipel connu sous le nom d'îles Chesterfield.

Le sol de ces fantômes d'îles, qui donnent l'impression de la désolation d'une steppe ou du désert, à l'aridité du roc voué à la stérilité éternelle ; et, en l'apercevant, le voyageur qui traverse ces parages à la vision d'une terre maudite que nul pied humain n'a encore foulée, car c'est une vaste nécropole où, depuis des siècles, gisent, sans sépulture, les corps des légers vaisseaux aériens, qui, dans le passé sillonnèrent la crête écumante des vagues et fendirent l'air de leurs ailes puissantes.

Et cependant, sur une de ces roches calcaires, émergée du sein de l'océan, et recouverte des myriades de carcasses de *pétrels*, d'*océanites*, et de *fous*, une créature humaine a vécu de longs mois, solitaire.

Chaque jour, au lever du soleil, et pendant qu'autour de cet îlot tourbillonnaient des légions innombrables de *mouettes*, de *goélands*, de *gorfous* et de *phaétons* au blanc plumage, ou revêtus d'un manteau de plumes grises, noires ou bleues. L'homme, presque nu, n'ayant pour tout vêtement qu'une misérable loque, reste de son pantalon, se tenait debout

au bord de la mer, scrutant des yeux l'horizon.

Pendant vingt-deux mois, tous les matins, il fouillait éperduement du regard la ligne qui, tout là-bas, se confondait avec le ciel ; et lorsque ses yeux, fatigués et brûlés par la réverbération des premiers rayons de l'éclatant soleil austral, ne pouvait plus voir, l'homme poussait un soupir de découragement et, accablé, il se détournait comme à regret de la mer ; puis, lentement, il allait, triste et pensif, d'un pas chancelant, s'allonger sur le sable de corail de la grève où il restait prostré durant le reste de la journée.

Autour de lui, c'était un sabbat infernal de cris et de pialements aigus, un concert assourdissant que dominait cependant l'Océan de sa voix grave et puissante, car les îlots qui cernent l'îlot et l'étreignent, mugissaient et battaient leur éternel rythme.

Mais bientôt le soleil apparaissait, sortant radieux du sein de Neptune, et ses rayons éclatants illuminaient la blancheur des roches et se réverbéraient sur l'Océan. Alors, comme si la nature leur donnait le signal du départ, des nuées d'oiseaux battaient de l'aile et s'envolaient vers le large, où tous disparaissaient, confondus dans le blanc des nuages ou cachés dans le vallonnement des vagues, occupés à chercher une proie.

Quelle avait été l'existence de ce nouveau Robinson, durant les deux années passées sur ce rocher, et comment avait-il pu subsister sur cet îlot où aucun vestige de végétation n'apparaissait ?

C'est ce que lui-même va raconter :

— En 188., M. D... de Nouméa, qui était propriétaire des gisements de guano situés sur les îles Chesterfield, m'écrivit à Sydney, où

continuait à le traiter ainsi en étranger, il ne remettrait jamais les pieds chez ses amis ; force fut donc de céder à son désir, ce qui du reste était facile.

Si d'ordinaire les visites de M. de Montbrun étaient toujours un plaisir pour Chantal, en le voyant entrer ce jour-là, elle eut en outre l'impression très nette qu'un secours lui arrivait. Combien elle eût aimé à lui confier le chagrin poignant qui la torturait !... Il lui semblait que si le baron eût été là lors des fâcheux événements relatés plus haut, les choses ne se fussent point ainsi passées. Désintéressé dans la question, il eût jugé plus froidement et sans doute plus équitablement. Bien sûr il n'eût pas laissé accuser le jeune officier sans tenter de prendre sa défense.

Il connaissait Gauthier depuis longtemps. L'ayant souvent rencontré chez ses amis. Il l'avait fréquemment invité à des parties de chasse et reçu à sa table, et en plusieurs

j'habitais, pour me demander si je voulais aller à l'île Renard, qui fait partie de l'archipel, pour y étudier l'importance des dépôts naturels : son intention était de les mettre en exploitation, si leur valeur le permettait.

Ayant accepté, je me rendis à Nouméa, d'où un vapeur de l'A. U. S. N., faisant le service entre ce port et l'Australie, me transporta sur l'île Renard, avec tout le matériel et les vivres nécessaires pour un séjour de trois ou quatre semaines, tout au plus.

Avant de s'éloigner, le capitaine du bateau avait fait dresser par ses matelots la case démontable qui devait me servir d'habitation, et il avait eu le soin de faire remplir la caisse à eau qui, par la suite, était destinée à recevoir les eaux de pluie tombant fréquemment dans ces parages.

Deux jours après son arrivée, je vis sans inquiétude s'éloigner le navire qui m'avait amené, car je ne pouvais pas supposer un seul instant que je pourrais être oublié au milieu de l'Océan, à 900 kilomètres de toute terre habitée, et cependant, c'est ce qui devait m'arriver...

Par la suite j'appris quelles étaient les causes de mon abandon :

M. D. avait été appelé télégraphiquement en Europe, par son associé, qui résidait à Paris. Dans le tourbillon des affaires, il ne songea plus à l'homme qu'il avait envoyé aux îles Chesterfield, persuadé d'ailleurs que son représentant à Nouméa pourvoirait à son rapatriement.

Mais celui-ci crut que j'avais pris passage sur un des navires de l'A. U. S. N., et que j'étais en Australie.

Ce n'est qu'après son retour en Nouvelle-

circstances il lui avait témoigné un réel intérêt. L'un des premiers peut-être, le baron avait pressenti l'inclination des jeunes gens l'un pour l'autre. Et si tout d'abord il avait eu, comme le banquier, plus d'ambition pour sa petite Chantal, le jeune homme l'avait si bien conquis par sa valeur personnelle et par la dignité de sa vie, qu'il s'était promis de faire le nécessaire pour aplanir les difficultés, dans le cas possible où le manque de fortune de Gauthier, qui ne compensait pas sa modeste origine, eût été un obstacle à son mariage avec M^{lle} de Verneuil.

La conversation, très animée pendant le repas, ne languit point lorsque, le dîner achevé, le banquier et ses hôtes passèrent au salon.

Tous les sujets actuels furent effleurés tour à tour. Guy était un fervent des progrès réalisés par la science moderne ; il soutenait ses idées avec chaleur, et avait sur

Feuilleton du *Pays du dimanche* 39

Honneur pour Honneur

par Marie Stéphane.

De plus, le nouveau venu était un vieil ami de la famille.

N'ayant pas eu d'enfant, et resté veuf depuis de longues années, il témoignait une affection quasi paternelle à Chantal pour laquelle il avait tenu à rester « l'oncle Georges », ainsi qu'elle l'appelait aux jours de sa première enfance. La jeune fille se souvenait encore de l'expression véritablement peignée du baron, le jour où, au retour d'une assez longue absence pendant laquelle ayant appris qu'il n'y avait entre eux aucun lien de parenté, elle crut devoir l'appeler « Monsieur ». Il déclara alors que si on

Calédonie que M. D... apprit le terrible oubli dont j'étais la victime.

Alors il s'empessa d'affréter un bateau pour voler à mon secours et me rapatrier s'il en était encore temps.

Je ne parlerai pas du premier mois de séjour que je fis sur l'îlot ; à la fin de la deuxième semaine j'avais terminé mon travail, qui consistait à évaluer la quantité de guano à extraire et à dresser le plan des diverses installations à établir sur l'îlot, pour y créer une exploitation en règle des riches gisements que j'avais relevés. C'est vous dire que la deuxième quinzaine, pendant laquelle je restais oisif, me parut interminable.

Mais que dire de la nouvelle quinzaine qui s'écoula sans amener le navire qui devait venir me chercher ? Puis, lorsqu'un autre mois se fut passé dans une anxieuse et vaine attente, je crus réellement que j'allais devenir fou. Mes provisions, que je n'avais pas ménagées, puisque de jour en jour j'attendais l'apparition d'un bateau, étaient consommées.

C'est alors qu'il me fallut avoir recours aux seules ressources que m'offrait la nature.

Tant que j'eus de la poudre, je pus tirer quelques canards, qui varièrent mon ordinaire d'œufs de palmipèdes, mais quand mes munitions vinrent à manquer, je dus me contenter de cette insipide nourriture.

Il n'y avait encore que demi mal, lorsqu'un jour, je constatai avec stupeur que ma provision d'allumettes était épuisée ; alors, à partir de ce moment, je fus obligé de manger les œufs crus. J'avais bien essayé de conserver du feu, mais, m'étant endormi, je le laissais s'éteindre, et malgré les nombreuses tentatives que je fis, en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre, comme le font les Canaques, je ne parvins pas à le rallumer.

Bientôt mes vêtements s'en allèrent en lambeaux : chaque jour, en me glissant entre les roches, pour me procurer des œufs frais, j'en laissais un morceau aux aspérités du roc ; et, souvent, comme les nids ne contenaient que des œufs couvés, je devais, pour m'en procurer des frais, aller les prendre jusque sous les femelles.

C'était alors un véritable combat qu'il me fallait soutenir contre ces grands oiseaux de mer qui défendaient l'approche du nid de leur bec acéré ou de leurs ailes puissantes.

Bien des fois je suis sorti de cette lutte le visage ensanglanté et les mains déchirées, et c'est par miracle, si je n'ai pas été aveuglé !

toute chose des aperçus originaux qui donnaient un puissant attrait à sa conversation.

A sa grande satisfaction. Chantal avait donc en ce moment plus à écouter qu'à répondre.

Toutefois, bien qu'elle s'efforçât de se mettre au diapason de la gaieté de ceux qui l'entouraient, le baron était trop observateur pour rester longtemps en face d'elle sans remarquer l'expression lointaine de son regard et l'accent brisé de sa voix. Absent lors du départ de Gauthier pour la Chine, il n'avait rien su de ce qui s'était passé ; seule une intuition délicate, propre aux cœurs bienveillants, lui fit supposer que l'éloignement du jeune homme devait être le motif de la tristesse de Chantal. Il pensa qu'entendre parler de lui ne pourrait que lui être agréable et lui faire du bien ; aussi profitant du premier instant de silence, il dit :

— Mon temps s'est trouvé tellement pris ces jours derniers, que je n'ai pas trouvé le temps d'ouvrir un journal ; que devient donc la guerre de Chine ?

(A suivre.)

Les jours s'écoulaient dans une morne tristesse. Je vivais d'une existence végétative : Après avoir jeté un regard interrogateur sur la mer, dans l'espoir de voir apparaître le navire sauveur qui m'arracherait de cet îlot maudit, sur lequel je m'imaginais être enraciné, je m'allongeais sur le sable et je restais là des heures entières, plongé dans une profonde torpeur, ne songeant plus à rien, jusqu'au moment où la faim me tirait de cet engourdissement mental.

Ah ! que j'ai souffert !

Quelles désespérantes pensées ont failli faire sombrer ma raison, quand une année se fut écoulée et que je me crus séparé à jamais du rest de l'humanité !

Comment ne suis-je pas devenu fou, après les terribles épreuves que j'ai endurées, car, jusqu'au dernier jour, le sort devait m'accabler.

Pendant l'hivernage, quand je n'eus plus le moindre vêtement pour me préserver de l'humidité et du froid, je dus rester des journées entières enfermée dans ma case.

Et combien j'avais tort de me plaindre de cette claustration : Est-ce que l'inexorable fatalité ne devait pas me priver de cet abri ? Alors, je n'eus plus de toit sous lequel je pusse me réfugier !

Il y avait seize mois que je me désespérais et que chaque jour maudissais l'instant où j'avais mis le pied sur cet exécrationnel îlot, lorsqu'un cyclone ravagea l'île. Le raz de marée qui le suivit balaya la case et la caisse à eau, et détruisit de fond en comble les nids des roqueries, m'enlevant ainsi les moyens de me procurer ma nourriture quotidienne, car les œufs étaient mon unique et suprême ressource.

Alors, pendant de longs jours, je dus me nourrir de quelques rares coquillages et apaiser l'intolérable soif qui me torturait sans répit, car mon corps épuisé était dans un perpétuel état de fièvre, en cherchant dans le creux des roches l'eau de pluie, saumâtre ou souillée d'excréments d'oiseaux qui s'y était accumulée.

Quelle atroce existence !

Mourant de faim, de soif et de fatigue, je ne pouvais dormir, étant réveillé à chaque instant par des averse diluviennes — j'ai cependant vécu, si on appelle vivre de disputer aux éléments déchainés la lamentable guenille que j'étais alors.

Puis, après le froid, ce fut la chaleur, l'impitoyable et implacable soleil, dont les ardents rayons me cuisaient la peau, puisque je n'avais ni abri, ni vêtements pour me garantir de l'insolation.

J'avais bien dressé trois murs de pierres pour m'abriter du vent, mais je n'avais pu réussir à faire un toit à ce précaire refuge, ce qui fait que la nuit, lorsqu'il pleuvait, je recevais toute l'averse, et le matin après l'apparition du soleil, j'étais littéralement grillé.

Ma santé, déjà chancelante par suite des privations de toutes sortes que j'avais endurées jusqu'alors, ne put résister à ces brusques réactions de température, qui auraient tué l'homme le plus robuste : aussi, un matin, je me réveillai perclus de douleurs et dans l'impossibilité absolue de remuer un membre.

Lorsque la soif et la faim se firent cruellement sentir, je voulus me traîner au dehors de mon misérable abri, mais c'est en vain que j'appelai à mon secours toute l'énergie qu'une créature humaine est capable de fournir, je restai cloué sur mon lit de varech et de fucus.

Bientôt la faiblesse eut raison du peu de force qui me restait et je m'évanouis.

Combien de temps dura cet état ? Je n'en sais rien, mais quand je revins à moi, je pus me traîner auprès d'un creux rempli d'eau où j'apaisai l'intolérable soif qui brûlait ma gorge

désséchée en absorbant quelques gouttes d'eau saumâtre qui, néanmoins, me parut délicieuse ; puis je rampai, plutôt que je ne marchai, jusqu'au bord du rivage, dans l'intention d'y ramasser quelques coquillages, afin de calmer la faim qui grondait au fond de mon estomac vide.

Dépeindre la joie folle qui s'empara de moi, lorsque j'aperçus à l'horizon une traînée noire que je reconnus pour être la fumée d'un vapeur !

Mais aussi à partir de ce moment, quelles transes affreuses n'ai-je pas éprouvées ?

Ce bateau venait-il me chercher, ou passait-il seulement à proximité de l'îlot ?

Autant de questions angoissantes qui tour à tour me bouleversèrent.

Et la nuit vint.

Ah ! cette nuit ! comment vous traduire les affres morales qui me torturèrent, pendant son cours interminable.

Chaque seconde qui fuyait dans l'éternité du temps, était pour moi une seconde de doute anxieux.

Chaque minute qui s'écoulait était une minute d'atroce crainte, que le navire, dont je désirais si ardemment la venue, ne s'éloignât.

Chaque heure était un long et épouvantable supplice, alterné par l'espérance et le désespoir.

Et l'inexorable nuit qui couvrait la mer de ténébres m'empêchait de scruter le large afin de me rassurer.

Ah ! cette nuit d'insomnie, passée dans l'attente, je l'ai crue éternelle !

Le visage livide, l'orbite creusée par la fatigue, le regard rendu effroyablement hagard par le doute, j'allais et venais sur la plage, vacillant sur mes pauvres jambes gonflées par les rhumatismes.

Depuis huit heures, je sondais l'obscurité, quand, soudain, mes yeux dilatés par l'incessant effort et par la folie qui commençait à envahir mon cerveau aperçurent une gerbe éblouissante, un jet de feu qui monta vers le ciel étoilé, et éclata en une myriade d'étincelles.

C'était le salut ! la délivrance !

E. ISTIVIE.



Le père Riflard

La pluie qui est tombée soudainement vers le milieu de septembre, après une longue période de sécheresse, a eu des effets inattendus.

Depuis quelques semaines, les douaniers de L., petite ville de la frontière belge, voyaient passer, tous les matins, un paysan endimanché, portant à la main un panier de légumes, et ayant sous le bras un grand parapluie en coton bleu. Le panier était visité régulièrement au passage, le paysan s'éloignait ensuite, et on ne le voyait revenir que le soir avec son panier vide et son parapluie bleu.

Après trois ou quatre jours, les douaniers ne purent s'empêcher de sourire à la vue de ce brave homme qui, malgré le beau temps persistant, ne sortait pas sans son parapluie.

« Il craint de mouiller sa belle casquette », dit l'un. « Il a peur que les rats ne rongent son parapluie chez lui », disait un autre.

Toujours est-il que lorsqu'on le voyait venir sur la route, le brigadier disait à ses hommes : « Voilà le père Riflard, inutile de se déranger » ; et on avait fini par le laisser passer, sans même inspecter son panier, où il n'y avait jamais que des légumes, d'ailleurs.

Mais voilà que le 18 septembre, le jour où la pluie commença à tomber à L., on vit le père Riflard passer vivement devant